

DOI 10.69085/ntf2025c273

**LE REEL ET L'OCCULTE DANS LE RECIT DE VOYAGE
LE POISSON-SCORPION DE NICOLAS BOUVIER**

Radostina Lilova
Université de Plovdiv Païssii Hilendarski.

**THE REAL AND THE OCCULT IN NICOLAS BOUVIER'S
TRAVEL WRITING *THE SCORPION – FISH***

Radostina Lilova
Paisii Hilendarski University of Plovdiv

rlilova@uni-plovdiv.bg

In the following study we direct our attention to the representations of the occult in the travel writing of Nicolas Bouvier, *Le poisson-scorpion* (*The scorpion-fish*). We explore how they alter his perception of reality in Ceylon (Sri Lanka). We analyze the sequences of magic events that happen in the book and how they affect the author and his everyday life. Our study is influenced by the works of Jean-Xavier Ridon and Gerard Gogez, both travel-writing literary critics from the 20th century.

Key words: travel writing, travel writers, 20th century, Bouvier, occultism, reality, perception, magic, *Le poisson-scorpion*, Ceylon

Dans le présent travail, nous nous proposons d'examiner les séquences du réel et celles de l'occulte dans le récit de voyage *Le poisson-scorpion* (1982) de Nicolas Bouvier (1929-1998) qui retrace son séjour de sept mois (de mars à octobre 1955) sur l'Île de Ceylan et la descente aux enfers durant laquelle l'auteur frôle la folie et la déraison. Épuisé par son périple, malade et seul, l'écrivain-voyageur est contraint de séjourner sur ce lieu démoniaque dont il ressent la géographie comme un enfermement. Contrairement à ses autres récits de voyage, dont *L'Usage du monde* (1963) et *Chronique japonaise* (1967), *Le poisson-scorpion* est caractérisé comme sombre et brutal. C'est « un livre hanté dans lequel démons, esprits maléfiques et

ombres multiples se liguent afin de rendre le séjour de Bouvier à Ceylan impossible » (Ridon 2004 : 85). En se basant sur la typologie des voyageurs de Tzvétan Todorov, Maya Timénova-Koen définit Nicolas Bouvier comme un « voyageur philosophe » (Timénova-Koen 2019 : 148), dans ce récit, l'auteur livre ses impressions et ses pensées sur les forces diaboliques qui habitent cet endroit maudit et qui l'ont marqué d'une façon inoubliable.

En consultant le dictionnaire *Le Grand Robert de la langue française*, nous retrouvons la notion du « réel » définie comme « ce qui existe en fait, indépendamment des idées et des signes ; les choses ; les faits réels, la vie réelle » et celle de « l'occulte » – « ce qui est caché et inconnu par nature ; ce qui se cache, garde le secret ou l'incognito »¹. *Littré* nous propose une autre définition de l'occulte : « ce qui est caché sous une sorte de mystère » et du « réel » : « ce qui est effectivement »². Selon Jean-Xavier Ridon, la magie « se base sur la croyance en des forces occultes de la nature et sur la certitude de pouvoir les utiliser à des fins humaines » (Ridon 2017 : 3).

Une des caractéristiques du genre viatique, c'est la description de la réalité. Mais il y a une certaine difficulté à propos de cette description, difficulté qui est « liée d'abord au fait que l'on peut être confronté à des réalités très différentes de celle qu'on a l'habitude de nommer, et difficulté aussi à trouver des formulations neuves pour ne pas répéter ce qu'ont déjà dit sur le même sujet les précédents voyageurs » (Gogez 2004 : 17). Au cours de notre étude, nous voudrions découvrir l'expérience de la réalité matérielle et occulte de l'écrivain voyageur et leur impact sur ses perceptions durant son séjour sur l'île de Ceylan, cet « espace de souffrance » (Laurel 2014 : 114). Nicolas Bouvier est fasciné et parallèlement effrayé par la réalité étrange de l'île. Pour lui, c'est une nouvelle expérience qui cache des surprises et des dangers auxquels il n'est pas préparé.

Dès le début de l'œuvre, l'occulte et le réel coexistent. Au chapitre II, intitulé *Le douanier*, qui est plutôt dans le spectre du réel, nous apercevons la présence d'un paon, animal au symbolisme pluriel. Et comme Anne Marie Jaton remarque dans son article *Des Poissons au scorpion* : « Dans toute son œuvre, Bouvier est sensible aux signes » (Jaton 2018 : 3). Selon Jean-Xavier Ridon, le voyage de l'écrivain peut être envisagé en tant que « pratique qui lui permet d'exercer sa faculté d'interprétation des signes » (Ridon 2014 : 27). Le paon est perçu comme un animal de la réincarnation tout comme le phénix et Bouvier remarque que « malgré sa roue et son cri intolérable, le paon n'a

¹ Le Grand Robert de La Langue Française. N.p., 2021. Print.

² Classiques Garnier - Littré, Dictionnaire de la langue française (BACON). N.p. Print.

aucune réalité » (Bouvier 1996 : 22). L'argument pour en être c'est que cet animal apparaît au début du livre, marquant la résurrection éventuelle de l'écrivain voyageur. A la fin du chapitre ce dernier formule que « ce qu'on apporte dans une île est sujet à métamorphoser » (Bouvier 1996 : 24) y compris lui-même et sa propre réalité. Ridon lie cette métamorphose aux insectes dont l'écrivain voyageur est entouré dans sa chambre d'auberge et qui lui deviennent une sorte de compagnie amicale pendant son séjour macabre : « c'est de cette métamorphose intérieure en insecte que le narrateur nous dit se débarrasser à la fin de son récit. Les larmes finales qu'il laisse couler sur son visage représentent son retour dans le monde des humains [...] » (Ridon 2014 : 45). Comme nous l'avons déjà mentionné, épuisé par la maladie et la fatigue, Bouvier met en question sa propre raison : « La fièvre – vaccins de la veille ou retour de malaria – et la danse des lucioles au-dessus de ma tête me donnaient le tournois. Un de ces instants où la fatigue retire au voyageur toutes ses raisons » (Bouvier 1996 : 22). La solitude le rend plutôt heureux en ce moment : « J'étais heureux d'être seul, j'avais besoin de me reprendre » (Bouvier 1996 : 23). Comme il le déclare le dépaysement l'absorbe et il se sent perdu dans son voyage : « J'étais plus dépaycé que je ne l'avais été de longtemps. Pendant deux ans la « continuité continentale » m'avais servi de fil rouge » (Bouvier 1996 : 23), qui s'avère une rupture « non seulement culturelle mais aussi géographique » (Ridon 2014 : 29). D'ailleurs ces sentiments s'avèrent ses compagnons pertinents. L'absence de « fil rouge » changera l'expérience du voyageur et il ne sera jamais le même – le souvenir pénible de ce séjour le hantera longtemps.



N. Bouvier à Ceylan. Photo T. Vernet, 1955

Nicolas Bouvier découvre très rapidement la réalité magique de Ceylan, après quelques jours consacrés à la découverte de la réalité matérielle autour de lui. Au chapitre IX, intitulé *Quatre grains d'ellébore*, le lecteur est submergé par une autre réalité, celle de l'occulte :

On peut affirmer sans grand risque que cette île s'abandonne à la magie depuis le jour où elle est sortie de la mer. A croire les anciennes chroniques, l'air y était à ce point bourdonnant de présences scélérates que le Bouddha lui-même y fit plusieurs voyages pour convertir ces ombres à la Bonne Loi et rendre le pays habitable. Pour un temps : on est démon comme le scorpion pique, comme l'épouse est fidèle ; le Plan du Monde veut pourtant que tout s'use et que chacun retombe dans son karma.

(Bouvier 1996 : 79)

Comment Bouvier perçoit-il cet endroit ? Il le décrit comme celui « des mages, des enchanteurs, des démons » (Bouvier 1996 : 19). La bourgade où il séjourne, le village de Galle, est loin d'y être l'endroit le plus magique. Il y a une autre zone qui attire l'attention du voyageur : c'est la localité qu'il désigne par la lettre M.³ : « M... est comme l'ombre de ma ville, le prix qu'elle paie pour sa veulerie, le dernier moyen dont elle dispose pour troubler ce sommeil qui ressemble à la mort ; ses mages nous sont aussi nécessaires que le sable l'est à l'oubli » (Bouvier 1996 : 83). L'écrivain est intrigué par toutes les fables qu'il entend. Il aspire à découvrir cette « ombre » et ses mages. Les enchanteurs provoquent vivement son intérêt :

Aujourd'hui, les enchanteurs sont encore légion mais vous n'en trouverez pas – au moins dans ma province – de plus redoutés que ceux du bourg de M... On ne vous dira pas pourquoi ; c'est comme une supériorité très ancienne qu'on leur reconnaît – à regret d'ailleurs – dans la malfaisance, et ce voisinage est pour ma petite ville un sujet de constante préoccupation.

(Bouvier 1996 : 80)

Poussé par sa curiosité et son esprit d'aventurier, Bouvier se décide finalement à visiter cet endroit qui préoccupe son esprit. Au début du chapitre X, *Graines du curieux*, il fait une description géographique de la localité en nous dévoilant la réalité matérielle de Matara. Le premier qu'il y aperçoit, c'est un banyan seigneurial.⁴ Le signe initial du surnaturel que le lecteur

³ Il s'agit d'une localité appelée « Matara » depuis un récit de Nicolas Bouvier : *Matara, Œuvres*, pp. 819-820.

⁴ C'est un arbre sacré qui a une place unique dans la culture bouddhiste et que chacun doit respecter et honorer. C'est sous ses feuilles (qui sont souvent un motif classique

remarque, ce sont les vampires sur l'arbre qui sont le symbole de la magie noire, du mystère et de la transgression. Le village repose dans « une lumière filtrée » (Bouvier 1996 : 102), indice de la présence occulte, et en plus il est presque désert. Les seules gens que Bouvier rencontre, ce sont « une demi-douzaine de gaillards grisonnants » (Bouvier 1996 : 103) qui fument en silence, et un bonze, représentant la religion dominante sur l'île – le bouddhisme. Il les salue sans recevoir de réponse. Sont-ils vraiment réels ? Fatigué par la route, Bouvier s'endort pour un instant. En se réveillant, il sent « une main de la taille d'un battoir » (Bouvier 1996 : 103) le pousser dans le dos et il tombe, malgré qu'il atteste n'avoir vu personne. Voilà comment il témoigne de cette expérience : « Faire chuter à distance un gêneur ou un intrus est un tour des plus communs que les illusionnistes pratiquent depuis toujours dans le subcontinent » (Bouvier 1996 : 104). Bouvier fait la conclusion que : « Lorsque votre présence n'est pas souhaitée, il existe ici plus d'une façon de vous le faire savoir. Celle-ci, et d'autres plus radicales dont je n'avais aucune envie de faire les frais » (Bouvier 1996 : 104). Cela lui laisse une sensation d'horreur et il quitte la bourgade au plus vite possible. En revenant à Galle, il raconte dans l'auberge l'histoire de son passage à Matara et c'est un des rares moments dans le livre entier où il se sent intégré : « Le récit de mon passage à M... et de l'accueil qu'on m'y avait réservé m'a valu, à mon auberge, un regain de considération dont j'avais bien besoin » (Bouvier 1996 : 104). Il trouve un sujet pour qu'il puisse se rapprocher de ces gens qu'il appelle pour la première fois ses amis : « Les manigances occultes, c'était leur marotte, à mes amis » (Bouvier 1996 : 104). Après son récit intrigant, « ses amis » montrent leur intérêt pour la culture de son pays en relation avec la sorcellerie en le questionnant à propos des évidences de la magie en Suisse : « C'est ce soir-là qu'ils me demandèrent ce que nous avons dans mon pays en fait de jadoo (magie noire et blanche) » (Bouvier 1996 : 105). Une question dont la réponse ne sera pas satisfaisante pour eux :

Chez nous, les souliers qu'on n'a pas payés craquent... Les sorcières volent en enfourchant des balais ; ce qui leur a évidemment paru mince et, de plus, peu judicieux. Pourquoi s'encombrer d'un balai alors qu'il suffit ici de murmurer un mantra pour fendre la nuit comme une étincelle. [...] Ici, les pieds du voleur auraient pourri dans ses sandales avant même qu'il ait tourné le coin.

(Bouvier 1996 : 105)

dans les temples) que Bouddha connaît *Le Bodhi*. (*terme* essentiel au bouddhisme, traduit assez souvent et à tort par « illumination », *bodhi* signifie « éveil ») in Encyclopædia Universalis.

Un autre épisode emblématique qui retrace le lien entre le magique et le réel dans le récit, c'est l'histoire qui se déroule dans l'épicerie au chapitre XV, intitulé *Circé*. Bouvier nous y raconte l'histoire d'une épicière – une Tamoule « elle, colossale, noire de peau dans un sari blanc qui irradie, siège au cœur de ses possessions, le front bas perlé de sueur, assise sur un sac de lentilles derrière une balance romaine » (Bouvier 1996 : 122) – et sa boutique riche d'arômes et de mystérieux événements et qui possède une autre importante caractéristique pour Bouvier : « A l'intérieur, d'autres odeurs : cannelle, girofle, café frais moulu font oublier la première et c'est, de toute l'île, l'endroit où je me sens le mieux. » (Bouvier 1996 : 122). Il est évident que le voyageur avait soif d'un contact humain, n'ayant pour compagnie que les insectes qui habitaient sa chambre d'auberge, et qu'il trouvait chez cette épicière une étrange combinaison de sympathie qui se mêlait avec l'étourdissement provoqué par les événements surnaturels qui se produisent chez elle. Contrairement au chapitre que nous venons de présenter, celui-ci nous donne une analyse plus approfondie de la part de Bouvier en nous indiquant plus de détails de ce qu'il découvre dans cet endroit magique. Il est absorbé par les arômes et par tous les produits qu'on peut y trouver. L'épicière est une femme particulière, forte, immobile pour laquelle on raconte des anecdotes qui pourraient s'avérer vraies et dont Bouvier préfère la compagnie à « celle de tous les zombies de ma rue tellement consumés en arcanes et mités d'irréalités qu'ils en ont oubliées jusqu'au bruit d'un pet » (Bouvier 1996 : 122). L'écrivain ne voit que les avantages de l'épicière et il les présente ouvertement en nous livrant un discours religieux et ethnique :

A l'avantage d'être tamoule, l'épicière ajoute celui d'être musulmane. Avant qu'Albuquerque n'envoie par le fond leurs boutres pleines de fantômes vengeurs, les Arabes ont longtemps razié le côté ouest de mon île, tuant, violant, convertissant parfois ces civaïstes noires comme l'enfer. Si l'épicière pèse juste et sait donner libéralement quand les circonstances le recommandent, c'est aussi à Mahomet qu'elle le doit.

(Bouvier 1996 : 126)

L'écrivain voyageur est fortement intéressé par elle : « Je ne cache pas non plus mes sympathies. Cette femelle colossale me plaît, sans illusion » (Bouvier 1996 : 129). Il ne manque pas de mettre à la lumière ses forces magiques : « Car comme chacun ici, elle est un peu magicienne, mais sans cet emportement et cette fébrilité déraisonnable qui est une des faiblesses de la ville » (Bouvier 1996 : 127). Bouvier est déjà habitué à cette dimension d'outre-monde, il ne met pas en question la réalité des événements qu'il trouve chez cette femme « grosse, saine, riche, encore ardente » (Bouvier

1996 : 128). Le mari enfermé dans un bocal, le djinn sortant de la terre, ce sont des choses devenues normales pour l'écrivain voyageur. Cependant il est épuisé et mis au bout de ses forces : « vous n'imaginez comme ma vie ici peut être fatigante. Cette observation toujours à cheval entre le réel et l'occulte me tue... » (Bouvier 1996 : 130).

Pour que Nicolas Bouvier puisse survivre sur l'île de Ceylan, il écrit des articles pour une revue de la capitale, mais il éprouve de grandes difficultés avec cette démarche. Les idées dans sa tête sont fragiles, il n'arrive pas à accomplir cette tâche et soudain tout autour de lui semble se moquer de lui : le Bouddha se met à « rigoler franchement » (Bouvier 1996 : 134) de ses entreprises pendant que le soleil se couchait : « l'heure où quelque chose se rompait dans ma tête pendant que les peuples nichés dans mes poutres vermoulues préparaient à grande remue-ménage leurs compagnies nocturnes » (Bouvier 1996 : 134). Sa chambre d'auberge, devenue une prison pour lui, il ne peut plus y rester enfermé et il s'exile dans la nuit, faisant des longues promenades et espérant que la fatigue va le sauver du « fouillis qui poussait sans propos » (Bouvier 1996 : 135) dans son esprit. Le vide et la solitude trouvent une place permanente en lui. Il se reconforte dans les lieux, les instants et les visages qui occupent ses pensées. Cependant, une nuit tout bascule : « Cette nuit-là je m'aperçus avec une panique indicible que mon cinéma ne fonctionnait plus. Presque personne au rendez-vous, ou alors des ombres floues, écornées, plaintives » (Bouvier 1996 : 136). Ayant perdu leur compagnie, de durs sentiments l'absorbent : « Ma seule fortune décampait et, derrière cette débandade, je voyais venir le moment où il ne resterait rien que des peurs, plus même de vrai chagrin » (Bouvier 1996 : 136). L'écrivain lie cette absence de chagrin avec la fin de sa jeunesse et il disparaît lentement dans la magie immense de l'endroit. Le voyage n'est plus une aventure pour lui mais un délire cruel : « On ne voyage pas sans connaître ces instants où ce dont on c'était fait fort se défile et vous trahit comme dans un cauchemar » (Bouvier 1996 : 137). Etant arrivé à « un point zéro de l'existence (Bouvier 1996 : 137), il cherche encore du sens, il ne veut pas accepter que la fin de la route soit là. Doucement, il commence à perdre même la notion du temps, de l'espace et du soi : « Ces odeurs véhémentes, cette Ile ! depuis quand étais-je venu ici ? L'effritement continuait, avant d'atteindre ma chambre j'aurais oublié jusqu'à mon nom » (Bouvier 1996 : 137). Dans ce brouillard d'esprit, la frontière entre le réel et l'occulte commence à disparaître et l'écrivain voyageur se dépouille de ses repères logiques : « j'aperçu une forme noire, en chapeau rond à larges bords » (Bouvier 1996 : 137), il ne sait plus ce qui existe dans le monde réel et ce

qui l'est dans celui de la rêverie. Il décrit cette « forme » comme une « apparition » (Bouvier 1996 : 137), avec laquelle il crée une relation presque amicale, un « petit être » (Bouvier 1996 : 137) dont la « soutane crasseuse largement étranglé donnait à penser que le corps n'existait pas, où qu'il avait brisé en plusieurs morceaux depuis longtemps » (Bouvier 1996 : 138). Cette « apparition », qui s'avère un prêtre mort depuis six ans, l'aide à écrire les articles de la revue qui lui permettent de quitter l'île de Ceylan.

La réalité occulte est partout dans le récit et coexiste avec celle du réel qui est très souvent questionnée par Bouvier : « Il semble que en tout cas que le travail fait dans cette étuve avait assez de réalité pour être imprimé et primé » (Bouvier 1994 : 156). Il parle des bonzes qui « se déplacent par magie », des perruches récitant « spontanément des mantras », etc. Les exemples sont multiples et nous devons continuer à les analyser pour arriver à un point de compréhension plus approfondie de l'expérience de l'auteur. Ainsi il semble que *Le poisson-scorpion* est un récit de voyage hors du commun, qui relate le séjour dans l'atmosphère surnaturelle de cette île chimérique d'un homme fatigué, désespéré et plongé dans les ombres de sa subconscience. Comme l'écrit Ridon dans son ouvrage *Le Poisson-Scorpion de Nicolas Bouvier* : « Alors que le voyageur se confronte à la possibilité de sa propre mort le texte se fait de plus en plus subjectif jusqu'à un point où il devient difficile de distinguer les éléments de la réalité de ceux de la fiction ou de l'hallucination » (Ridon 2014 : 25). Ce qui amène à définir le récit, qualifié *viatique*, aussi comme *un conte fantastique*. Pour ce faire il nous sera nécessaire d'examiner les caractéristiques qui placent *Le poisson-scorpion* dans le paradigme des récits de voyage et celles qui le rapprochent des contes fantastiques, ce qui pourrait constituer l'objet de nos prochaines recherches.

RÉFÉRENCES

- Bouvier, 1996** : Bouvier, N. *Le poisson-scorpion*. Paris : Editions Gallimard, 1996.
- Gogez, 2004** : Gogez, G. *Les écrivains voyageurs au XXe siècle*, Paris : Editions du Seuil, 2004.
- Jaton, 2018** : Jaton, A.M. Des poissons au scorpion. // *Fabula / Les colloques*, « Nicolas Bouvier : usage(s) de la littérature », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document5666.php>, article mis en ligne le 12 Août 2018, consulté le 12 Janvier 2025.

- Laurel, 2014** : Laurel, M. Un aller-retour par voie postale. Le voyage à Ceylan d'après La correspondance des routes croisées par Nicolas Bouvier et Thierry Vernet // *Cadernos de Literatura Comparada*. N° 30, Porto, 2014, pp.107 – 127.
- Timénova-Koen, 2019** : Timénova-Koen, M. Le dialogue des cultures et des langues à travers l'expérience du voyage : *Chronique japonaise de Nicolas Bouvier* // *Научни трудове на Пловдивски университет „Паисий Хилендарски“*, том 57, кн. 1, сб. Б, Филологии. Пловдив: УИ „Паисий Хилендарски“, 2019, 148 – 158.
- Ridon, 2014** : Ridon, J. X. *Le poisson-Scorpion de Nicolas Bouvier*, Bienne : Infolio Éditions, 2014.
- Ridon, 2017** : Ridon, J. X. *Bouvier et le quatuor cingalais, ou les ambivalences de la « magie »* [En ligne], HS 1 | 2017, mis en ligne le 20 septembre 2017, consulté le 12 Janvier 2025.